

Le grenier grec de Samarkand

Charlotte Baratin et Laurianne Martinez-Sève



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1914>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 373-389

ISBN : 978-2-7018-0347-0

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Charlotte Baratin et Laurianne Martinez-Sève, « Le grenier grec de Samarkand », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 21/22 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1914>

Le grenier grec de Samarkand

Charlotte BARATIN¹, Laurianne MARTINEZ-SÈVE²

Résumé

Les fouilles de la MAFOuz, menées entre 1993 et 2004 dans le secteur de la grande mosquée, ont permis de dégager les restes incendiés d'un bâtiment public d'aspect monumental qui peut être daté du début de l'époque hellénistique. Il contenait encore de grandes quantités de céréales, du millet et de l'orge, ce qui a permis de l'identifier comme le grenier qui conservait les réserves de la garnison grecque de Samarkand.

Mots-clés

Afrasiab, période hellénistique, grenier public, garnison grecque, Samarkand.

Abstract

Between 1993 and 2004, the MAFOuz expedition conducted excavations near the Afrasiab mosque and uncovered the burnt remains of a monumental public building dating to the beginning of the Hellenistic period. It still contained huge quantities of cereals (millet and barley) and must have been a granary for the Greek garrison of Samarkand.

Keywords

Afrasiab, Hellenistic period, public granary, Greek garrison, Samarkand.

373

La découverte d'un vaste entrepôt à céréales d'époque hellénistique en pleine acropole, dans une déclivité naturelle de la partie sud-ouest de la ville haute, a représenté l'un des acquis des travaux de la mission franco-ouzbèke co-dirigée par Fr. Grenet, de l'équipe « Hellénisme et civilisations orientales » de l'UMR 8546 du CNRS et M. Isameddinov, membre de l'Institut d'archéologie de Samarkand, qui explore Afrasiab, le site de l'ancienne Samarkand. Elle a commencé en 1993. On avait alors décidé de rafraîchir un ancien sondage, ouvert en 1962 par Ja.K. Kikris à une centaine de mètres au sud-ouest de la porte dite « de Bukhara », contre la face orientale d'un puissant mur en pisé, épais de plus de 4 m, formant la façade orientale d'une

1. **Charlotte Baratin**, docteur de l'EPHE et de l'Université Lyon 2, collabore aux travaux que la MAFOuz de Sogdiane mène à Samarkand. Elle est spécialiste des provinces orientales de l'empire parthe.

Contact : charlotte.baratin@gmail.com

2. **Laurianne Martinez-Sève** est professeur d'histoire grecque à l'Université Charles-de-Gaulle Lille 3, et membre de l'UMR AOROC 8546 du CNRS. Spécialiste du royaume séleucide, de l'Iran et de l'Asie centrale hellénistiques, elle a participé aux travaux de la MAFOuz de Samarkand et collabore à la publication des fouilles de la ville grecque d'Aï Khanoum (Afghanistan).

Contact : laurianne.seve@club-internet.fr

construction monumentale d'époque préislamique située sous les restes de la grande mosquée d'époque islamique (figures 1-2). Le fouilleur avait pensé trouver sur le sol vierge un grand four de potier, dont les restes étaient recouverts par des débris des premiers siècles de notre ère³. La deuxième campagne, conduite par L. Martinez-Sève, a révélé qu'il s'agissait d'un vaste bâtiment de briques crues dont le format carré est caractéristique, à Afrasiab, des constructions d'époque hellénistique. Le violent incendie qui l'a détruit, avec les réserves de céréales qu'il contenait, orge et millet, a cuit à cœur les briques et les graines, stockées en vrac ou entassées dans des sacs, ont été transformées en poussières de cendres multicolores. Durcissant les briques et provoquant la vitrification du sol et du bas des murs de plusieurs pièces, le feu a permis une bonne conservation de la structure générale des vestiges. Le toit, qui s'est effondré a pu être dégagé en partie, de même que le système d'accès à l'extérieur sur l'un des côtés du bâtiment. L. Martinez-Sève a dirigé les travaux jusqu'en 2001 et Ch. Baratin en a alors repris la direction jusqu'à l'achèvement de la fouille du bâtiment; Fr. Grenet et N. Almazova ont réalisé les dernières explorations des vestiges en 2004. Les résultats sont aujourd'hui en cours de publication.

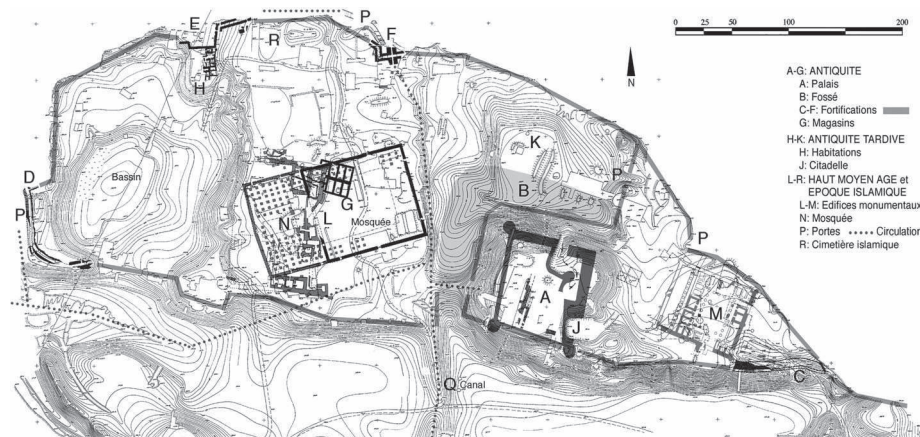


Figure 1 – Plan restitué de la partie septentrionale du site (plan : E. Kurkina ; fond de carte et montage : Cl. Rapin).

LA FOUILLE

Les conditions de fouilles ne sont guère aisées à cet endroit du site. Les sols remontant aux premières phases d'occupation sont profondément enfouis sous les niveaux accumulés des états successifs de la ville ancienne depuis sa fondation, au milieu du I^{er} millénaire avant n. è., jusqu'en 1220 (figure 2). Gengis Khan en fit alors

3. Ces résultats n'ont pas été publiés, mais les notes de fouilles, déposées au musée du Régistan, ont été mises à notre disposition.

le siège acharné qui se termina par le massacre d'une partie de la population et la destruction des canaux d'irrigation : le site fut abandonné, au profit des zones situées en contrebas au sud où il était plus facile d'acheminer l'eau.

Le niveau du magasin à céréales que nous avons dégagé a été repéré à 8,50 m de la surface. Il a été installé dans une profonde dénivellation du terrain qui entaillait les couches de loess naturel de la bordure nord du plateau urbain, sorte de ravin naturel d'orientation nord-sud formé peut-être par l'écoulement des eaux de surface, que l'on suit jusqu'à la porte de Bukhara (Rapin 1994, p. 553-554), aux parois duquel il était adossé à l'est et au sud. La limite occidentale du bâtiment est située sous la structure en pisé, bien identifiée aujourd'hui avec le palais du gouverneur arabe Nasr ibn Sayyar édifié dans les années 740 (Grenet 2008). Les piliers du chantier de la grande mosquée qui était en reconstruction lors de l'arrivée de Gengis Khan recouvrent toute sa partie nord (figures 3, 5)⁴. Dans cette zone, les structures anciennes sont fortement détruites par celles des niveaux supérieurs, constructions en dur ou fosses, celles-ci en très grand nombre, parfois emboîtées les unes dans les autres. Par bonheur, l'aménagement d'un quartier résidentiel au début du VII^e siècle et la construction d'édifices monumentaux a nécessité de combler la zone par d'énormes remblais qui ont scellé les vestiges anciens. Une vaste fosse d'époque islamique, constituée lors du chantier de reconstruction de la grande mosquée dans les années 1212-1220, est en outre venue creuser d'une gigantesque entaille près de la moitié de la zone, détruisant les couches anciennes parfois jusqu'au sommet des niveaux hellénistiques. Ces derniers étaient donc plus facilement accessibles que ce que leur situation laissait craindre, puisque l'on a pu sans dommage vider la fosse au bulldozer et le remblai à la pelle.

L'ÉDIFICE

Le vaste bâtiment, orienté nord-sud, est composé de huit pièces de 11,5 × 5,5 m, disposées sur deux rangées, que l'on a numérotées de 1 à 8 de l'angle sud-ouest à l'angle nord-est. La rangée des pièces méridionales a été entièrement dégagée ; les pièces qui les jouxtent au nord, d'accès plus malaisé à cause des piliers de la grande mosquée et de l'entrelacs des structures postérieures, sont connues par une série de sondages localisés (figure 2).

4. Un chantier a été établi sous la mosquée cathédrale dès le lancement de la mission en 1989. Les niveaux d'époque islamique et sogdienne ont été fouillés par Fr. Grenet et Kh. Akhunbabaev en 1989, auxquels s'est joint I. Ivaniskij les deux saisons suivantes. Leurs résultats ont été publiés dans Bernard, Grenet, Isamiddinov *et al.* 1989, II, p. 370-380 et Bernard, Grenet, Isamiddinov *et al.* 1992, V, p. 300-308, figures 20-23, avec la bibliographie ancienne. Frantz Grenet a donné en 2004 un aperçu complet des travaux réalisés sur le site par la mission franco-ouzbèke (Grenet 2004).

La construction de l'ensemble est très soignée, en un appareillage de briques crues de forme carrée d'environ 38 cm de côté sur 12 à 13 cm, liées par de larges joints d'environ 10 cm. Nombre de ces briques portent au lit de pose des signes ou des lettres inspirées de l'alphabet grec, des *tau*, des *êta* et des *gamma*. Les murs sont parfois conservés sur 2 m de haut. Ceux dont les deux faces ont été retrouvées sont formés de deux rangées et demie de briques, sur un mètre d'épaisseur ; la demie-brique est disposée régulièrement sur l'une des deux faces en alternance une assise sur deux. Seul le mur séparant les deux rangées de pièces au centre du bâtiment est plus large, d'une épaisseur inattendue de 1,40 m. Presque tous les murs sont liés entre eux par le croisement des briques. Leur surface est enduite d'une couche épaisse de

376

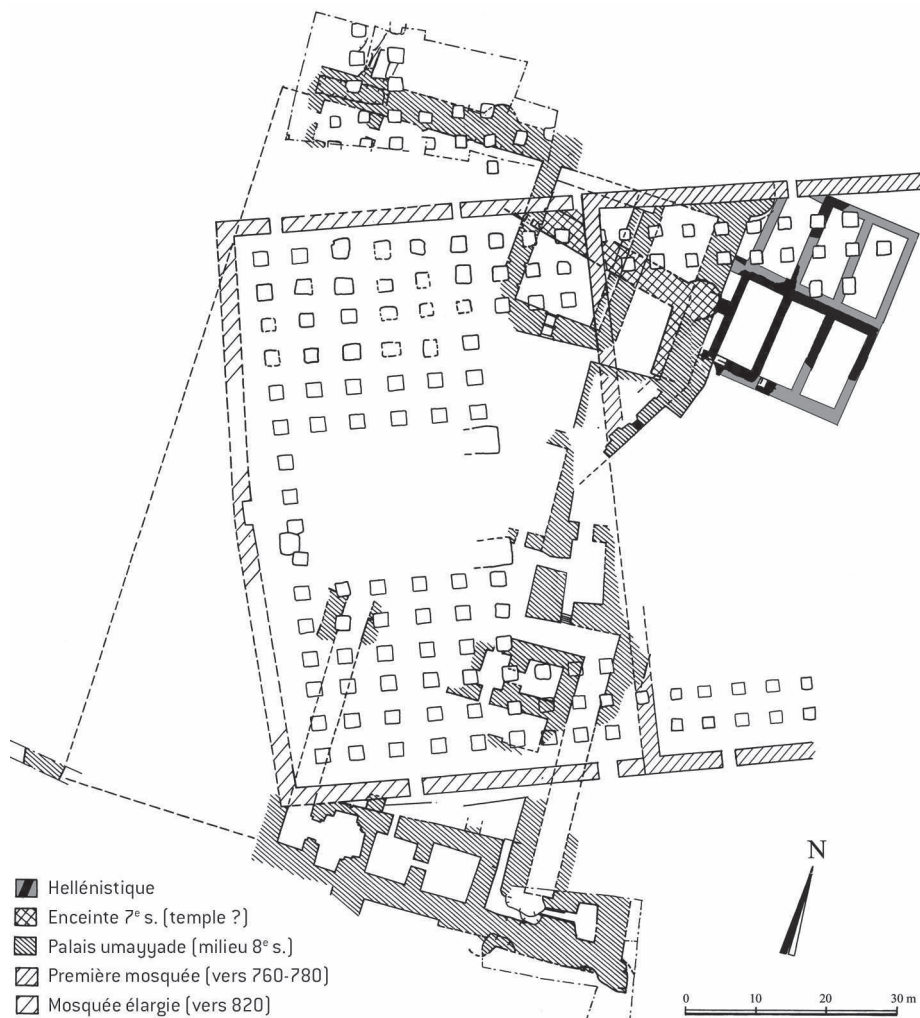


Figure 2 – Afrasiab, le grenier hellénistique. Situation par rapport aux structures postérieures (plan : E. Kurkina). Les pièces ont été numérotées de 1 à 8, d'ouest en est et du sud au nord.

mortier, parfois mêlée de paille, sur 5 cm environ, de même couleur et de même consistance que les joints. Dans l'ensemble du bâtiment, l'enduit qui couvre les murs de façon continue témoigne du soin porté à l'entretien des locaux.

Sous cet enduit, quelques irrégularités, cependant. Les murs qui ferment le bâtiment au sud sont adossés au sol vierge qu'il a fallu entailler sur près de 2 m à cet endroit. Ils sont de facture moins soignée que les autres. Ils ne sont pas fondés, et leur partie supérieure est formée, sous l'enduit, de blocs de loess tassés; les angles avec les murs centraux d'orientation nord-sud sont un peu chiches, parfois complétés au mortier et pas toujours liés par le croisement des briques comme ailleurs. Autre particularité, la pièce 1, située au sud-ouest, a été divisée *a posteriori* par une paroi montée en matériau de récupération – briques de tailles variées (3×10/12 cm; 26×13/14 cm, 15×15 cm), dont certaines sont placées en boutisse et dont les montées en assises ne correspondent pas à celles des autres, et blocs de pisé irréguliers dans la partie supérieure conservée. Inversement, les deux pièces de la moitié sud-est, numérotées 3 et 4, étaient reliées par une porte aménagée au centre du mur qui les séparait, de 1,20 m de largeur environ, dont la joue était soigneusement enduite d'un mortier contenant de la paille et piquée, depuis l'incendie, par des éclats de cendre et de charbon. C'est le seul endroit du bâtiment où la circulation entre les différentes salles est attestée; la pièce 2, qui a été entièrement dégagée et dont on a pu suivre les murs, n'ouvrait pas sur les salles voisines.

Le sol de ces locaux est construit sur le sol vierge après qu'il a été nivelé et par endroit surmonté d'une couche de remblai pour égaliser la zone. Il est composé d'un dallage de briques, recouvert d'une couche de mortier de même nature que celui qui pare les murs; on le retrouve vitrifié par la chaleur de l'incendie. Les briques sont disposées de façon irrégulière, accusant de forts décalages entre les rangées; des morceaux de briques, aux bords parfois rabotés, comblent certains joints. Ce sol de briques a été coupé contre la paroi du mur de refend de la pièce 1, mais aucun enduit n'a été posé dessus par la suite. L'incendie s'est peut-être produit peu après ces travaux de réaménagement. Le sol de la pièce 6, dans la rangée nord, est dépourvu de dallage. Le sol de fonctionnement, sur lequel reposent les cendres et qui remonte le long des murs, scelle un remblai parfaitement homogène, disposé sur un premier sol manifestement non utilisé.

Quant au toit, on en a retrouvé les restes brûlés, mais fossilisés à l'état de cendres au-dessus de la pièce 2, où il s'était effondré au moment de l'incendie (figure 4). Il se trouvait enfoui sous les couches de destruction des murs, plus dures et compactes que les cendres volatiles et fragiles sur lesquelles il reposait. On a d'abord retrouvé les débris parcheminés d'une natte de végétaux, puis, en 1999, les cendres de ce qui paraît avoir été une poutre porteuse de direction est-ouest, à environ 2,30 m du mur nord de la pièce. Les inspections fines des années suivantes ont montré qu'elle supportait des poutres secondaires placées dans le sens nord-sud tous les 40 cm environ, bien visibles et conservées sur plusieurs mètres de long dans l'angle sud-ouest et le long des murs où la température a été moins forte. Des branchages étaient disposés par-dessus tous les 10 à 20 cm, le tout formant une sorte de treillage sur lequel se



378

Figure 3 – Fouilles en cours au nord des pièces 2 et 3, vues du sud.
Descente entre les fondations de piliers de la mosquée d'époque islamique.



Figure 4 – Toit effondré et conservé à l'état de cendres compactes dans la pièce 2. On distingue l'empreinte des briques ainsi que l'emplacement des longues poutres secondaires de direction nord-sud.



Figure 5 – Partie nord du chantier à la fin de la saison 2001, vue du sud-est.
Au premier plan, les pièces 2 et 3 ; les fondations de piliers de la mosquée sont bien visibles à l'arrière.

trouvait la natte. Des briques, de même format que celles des murs, étaient placées ensuite de manière jointive pour limiter les infiltrations d'eau par les interstices ; elles étaient complètement pourries par les eaux de pluie. Une seconde poutre maîtresse a été repérée plus tard au centre de la pièce.

On a retrouvé deux accès à l'extérieur, dans les angles sud-ouest des pièces centrales de la rangée sud (n^{os} 2 et 3). Le bâtiment était partiellement enterré à cet endroit : ces portes ouvraient donc sur un escalier en colimaçon qui permettait d'accéder aux niveaux supérieurs. Ces escaliers, aux parois formées de loess tassé sous l'enduit qui les reliait aux murs, suivaient apparemment la pente de loess sans contrainte de structure. Celui de la pièce 3 forme un étroit colimaçon : on a retrouvé les éléments de quatre marches formées d'une assise de briques chacune, avec deux ou trois tournants successifs à angle droit. La première marche de celui de la pièce 2 était formée de trois assises de briques dont l'agencement était lié au mur qui la jouxtait à l'ouest, puis d'une épaisse couche de mortier. Un curieux décrochement aménagé vers l'est, qui a la forme de deux petites marches, suggère l'aménagement d'une sorte de palier (figure 6). Au-delà des premières marches de ces escaliers, toute trace d'un éventuel niveau d'occupation contemporain plus au sud est détruit par une série de fosses. Le premier escalier donnait donc accès aux pièces 3 et 4 qui communiquaient entre elles, le second à la pièce 2. Les accès aux autres locaux n'ont pas été retrouvés.

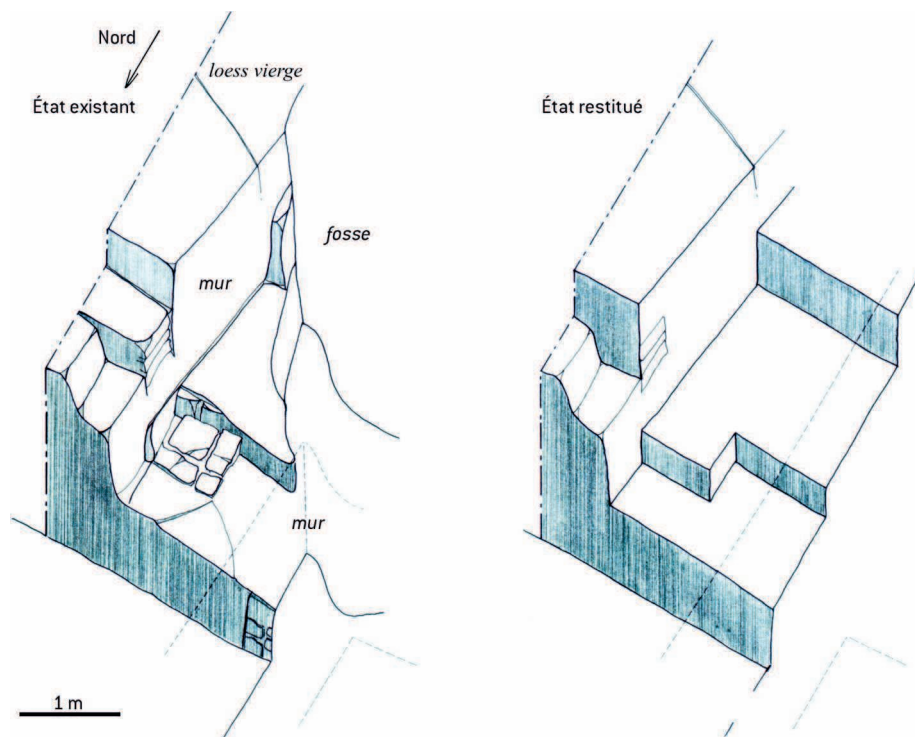


Figure 6 – Axionométrie de la porte située au sud-ouest de la pièce 2, et de l'escalier sur lequel elle ouvrait (restitution : L.-H. Bourillon). En témoin, l'emplacement avant son dégagement, vu du nord-ouest.

LES RÉSERVES

Le bâtiment servait d'entrepôt pour des denrées périssables. Des restes de céréales, orge et millet, ont été identifiés dans quatre des pièces de l'édifice, dont le contenu a pu être sondé et analysé⁵. Les pièces 1 et 2, au sud-ouest, contenaient du millet, la pièce 3 et la pièce 5, de l'orge.

Les amas de millet étaient jetés à même le sol, et les couches s'épaississaient le long des murs. Les analyses ont montré qu'il s'agissait de *panicum miliaceum*, autrement dit « millet commun », la variété de millet la plus répandue de la Chine du nord à l'Europe occidentale, que l'on cultive en agriculture irriguée. C'est une céréale qui ne germe pas, aussi était-elle de conservation facile, d'autant que l'on pouvait la stocker plus de dix ans : Philon d'Alexandrie recommandait d'en conserver dans

5. Les analyses ont été réalisées par Georges Willcox, au Centre d'Agriculture Préhistorique de Jalès (GREMO).

les édifices publics et privés⁶. Elle jouait un rôle fondamental dans l'alimentation des populations d'Asie centrale et constituait une ressource particulièrement adaptée à la vie de garnison et pour affronter l'éventualité d'un siège. À Samarkand même, Tabari raconte qu'au moment du siège de la ville par Qutayba, au VIII^e siècle, les défenseurs de Samarkand utilisaient des sacs de millet pour colmater les brèches qui se créaient dans les remparts du fait des bombardements⁷. On estime que les pièces du grenier de Samarkand, en restituant une hauteur de plafond de 2,5 m et tenant compte de l'espace nécessaire à la circulation, pouvaient en contenir jusqu'à 75 tonnes.

L'orge, d'un type probablement destiné davantage aux chevaux qu'à l'alimentation humaine, a été retrouvée sous forme concassée. Dans la pièce 3, l'orge mondée se présentait en poches carbonisées, traces, sans doute, des sacs qui la contenaient. Tout autour, des cendres multicolores couvraient le sol et remontaient le long des murs en nuances vertes, bleues, oranges, rouges, jaunes, grises ; peut-être était-ce là d'autres denrées alimentaires, mais elles n'ont pu être identifiées. Il n'a pas été possible non plus de retrouver l'origine des cendres grises et blanches de la pièce 4. L'orge, comme le millet, représentait une grande part de l'alimentation des soldats ; à l'époque achéménide, le grua d'orge nourrissait aussi bien les soldats et les esclaves que les chevaux, et les rations étaient comptées (Amigues 2003, notamment p. 24-36).

Dans la pièce 5, enfin, au nord-ouest, dont le contenu n'a pas brûlé, une fine couche de matière organique couvrait le sol, peut-être les restes d'une natte ou d'un tapis de foin.

INCENDIE

Le bâtiment a été ravagé par un violent incendie qui a consumé les céréales, rougi les murs et cuit les briques, provoquant son effondrement partiel et le vouant à l'abandon. Les températures atteintes ont été si importantes que le sol s'est vitrifié, puis le bas des murs sur près de 80 cm de haut parfois.

C'est dans la pièce 3, sans doute, que l'incendie s'est déclenché. C'est là en tout cas, à proximité du mur qui séparait cette pièce de sa voisine à l'ouest, que les températures les plus hautes ont été atteintes. Le mur ne s'est conservé que sur une dizaine de centimètres de haut, alors qu'il remonte sur près d'un mètre plus au sud. Le mur paraît être en partie tombé vers l'ouest, comme sous le coup d'une forte explosion, et pour le reste réduit en poussières. Les couches de destruction correspondantes contiennent des fragments de briques que la chaleur a rendues multicolores et dures comme du béton. Le sol est davantage vitrifié à cet endroit que dans les autres pièces, et les briques du dallage qui se trouvait au dessous ont été pulvérisées. On peut supposer qu'une explosion, provoquée par la concentration du gaz comme il s'en

6. Philon de Byzance, *Syntaxe mécanique*, V, B, 1 ; voir la traduction et le commentaire de Y. GARLAN, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974.

7. Tabari ii 1244 = *The History of al-Tabari, an annotated translation*, XXIII, Albany, 1985, p. 192.

produit parfois dans les silos, a soufflé le mur vers l'ouest, déclenchant un violent incendie qui s'est communiqué aux pièces voisines. Au bout de la pièce, l'escalier a manifestement créé un appel d'air et ses abords présentent aussi des traces de très fortes températures. Les parties supérieures du mur méridional, retrouvées en débris dans la pièce, sont elles aussi constituées de briques dures et multicolores, mais leur aspect feuilleté, avec des traces de coulure d'eau, suggère qu'elles sont tombées plus tard, au moment de l'érosion du bâtiment. Les températures ont été moins importantes dans la pièce 4, à l'est : le mur qui forme la façade orientale du bâtiment est dans l'ensemble moins brûlé, même si le sol vitrifié remonte le long de sa surface et que l'on a retrouvé certaines parties du mur effondrées et rougies. La chaleur semble s'être surtout transmise vers le nord, dans la pièce 6, en courant par le sol le long du mur occidental de la pièce 3 : le remblai du sol a en effet rougi, les cendres de la pièce sont parfois noires, parfois réduites à une poudre blanche sous l'effet de températures plus intenses, mais les briques retrouvées plus haut, correspondant à la destruction des murs, ne sont pas brûlées. Dans la pièce 7, le contenu était calciné, mais le mur qui fermait la pièce au nord, dont on a retrouvé une partie, n'avait pas rougi. Le feu n'a pas atteint la pièce 5, à l'extrémité nord-occidentale du bâtiment : son contenu, retrouvé dans un étroit sondage, n'a pas brûlé, ni l'appareillage du sol.

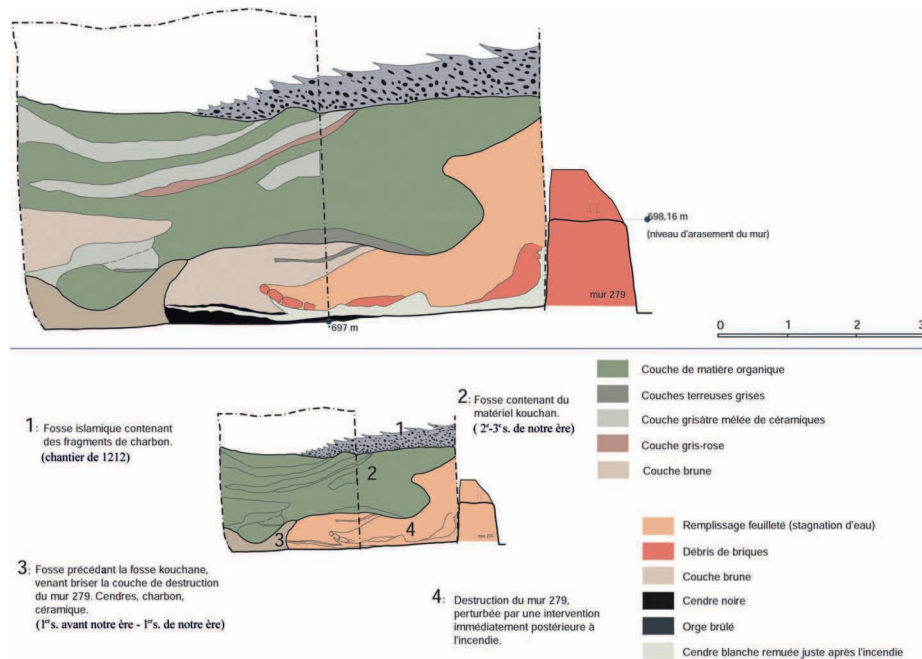
APRÈS L'INCENDIE

Les vestiges de l'incendie présentent diverses traces d'intervention, pendant le sinistre ou peu après, qui ont fait l'objet d'hypothèses de notre part.

Ainsi, on a sans doute provoqué intentionnellement l'effondrement du toit en faisant tomber les poutres maîtresses, dans une tentative désespérée d'étouffer l'incendie. C'est ainsi en tout cas que l'on peut expliquer l'aspect du toit tel que nous l'avons retrouvé dans la pièce 2, tombé en une seule fois et de manière si régulière que sa structure n'en a pas été affectée, sauf à proximité des poutres principales, du fait de la chute. Cette opération n'a pas stoppé l'incendie ni préservé les céréales des flammes.

Dans cette partie sud-occidentale du bâtiment, les débris n'ont pas été perturbés et les niveaux de réoccupation sont situés nettement plus haut dans l'étagement stratigraphique. Dans la partie sud-orientale, en revanche, dégagée elle aussi, les niveaux de destruction ont manifestement été dérangés à une époque proche du sinistre. Outre le fait qu'il ne reste aucune trace du toit à cet endroit, ce qui peut s'expliquer par l'effet de l'explosion qui en a dispersé les éléments, il semble que des sondages ont été effectués pour déterminer l'étendue des dégâts. On trouve en effet les traces de ce qui ressemble à une grande excavation postérieure à l'écroulement du bâtiment, bien visibles en particulier contre le mur qui sépare les pièces 3 et 4. Le niveau à partir duquel elle a été creusée est antérieur à celui que l'on identifie comme le deuxième niveau d'occupation hellénistique, mais l'opération n'a pas eu

lieu immédiatement après le sinistre : les couches de destruction sont en effet surmontées de couches d'argile feuilletées par des eaux stagnantes, entre lesquelles on distingue deux niveaux de sols, témoignant d'une période d'abandon de la zone (figures 7-8).



383

Figure 7 – Coupe stratigraphique de la paroi sud de la pièce 4, jusqu'à la limite orientale du chantier en 2002 [© Ch. Baratin, L.-H. Bourillon].

On associe aux mêmes travaux le percement à travers les couches de destruction de la pièce 4 d'une cavité parfaitement rectangulaire, d'orientation est-ouest, qui a mis à nu les briques du dallage (figure 9). L'angle nord-est de cette cavité a été creusé dans le mur le plus oriental du bâtiment. Les niveaux correspondant à son sommet sont brouillés par une large fosse d'époque médiévale, mais, comme la perturbation des couches de destruction autour, on peut les associer au niveau d'un important sol de piétinement repéré à divers endroits de la zone, correspondant au niveau d'arasement du mur séparant les pièces 3 et 4 dans les parties les mieux conservées. Curieusement, on ne repère pas de traces d'occupation de ces niveaux creusés dans les débris : les couches qui les remplissent sont constituées des débris mélangés des murs et des céréales calcinées. Les briques mises à nu sont perturbées par endroit par des fosses, qui auraient pu marquer d'éventuels niveaux d'occupation, mais on ne peut en restituer les contours et ni les niveaux d'ouverture.



Grenier hellénistique, stratigraphie sur le mur arrière de la moitié sud

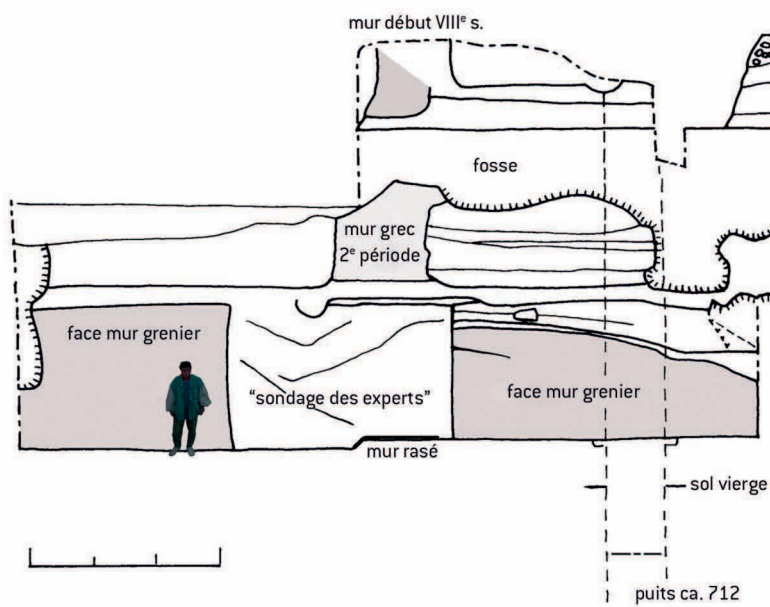


Figure 8 – Coupe stratigraphique de la paroi nord des pièces 3 et 4, 2004
[© N. Almazova, Fr. Grenet].

Ces travaux peuvent être interprétés soit comme une tentative de réoccupation de la zone en silos semi enterrés dans la couche d'effondrement, soit comme des sondages exploratoires destinés à vérifier l'état des ruines en vue d'un possible déblaiement. Les observations les plus récentes incitent à privilégier la seconde hypothèse, mais aucune d'elles n'est véritablement satisfaisante pour expliquer l'aspect étonnant des vestiges. Dans tous les cas, l'édifice a été abandonné et il semble que la zone n'ait été véritablement réoccupée qu'à la période suivante, identifiée comme hellénistique tardive ; le grenier n'a pas été reconstruit, mais il a été remplacé par des structures plus légères, sans doute des habitations.



Figure 9 – Pièce 4 (ex pièce 280) avec, au premier plan, le mur arasé, puis le dallage de briques dénudé, baptisé « sondage des experts » au cours de la fouille. Au fond à gauche, le reste du mur oriental du grenier. À droite en haut de la coupe, la fosse 1212 [cendre] [© Ch. Baratin].

CHRONOLOGIE, FONCTION ET ENVIRONNEMENT

Le format carré des briques, dont l'usage, à Afrasiab, caractérise l'époque grecque, constitue le principal critère de datation du bâtiment. Ces briques sont beaucoup moins épaisses que celles des deux états du rempart grec nord-occidental ; on ne trouve les pareilles que dans les interventions tardives réalisées dans l'enceinte achéménide, que l'on attribue aux premiers occupants grecs : le comblement de la porte d'époque achéménide avant la construction de la poterne grecque à l'endroit de la porte dite de Bukhara, le remplissage de la galerie intérieure du rempart ancien, et la réparation d'une brèche dans la partie sud-est de l'enceinte (Rapin 1994 ; Bernard 1996, p. 348-353). On est donc conduit à privilégier une datation haute pour la construction de ce bâtiment, en lien avec l'installation des premiers occupants grecs dans la ville. Les trouvailles sont très peu nombreuses, mais elles ne contredisent pas cette hypothèse. Les tessons de céramique proviennent presque exclusivement de la maçonnerie où ils étaient pris et, en dehors de quelques formes, caractéristiques du début de l'occupation grecque, ils correspondent aux assemblages d'époque achéménide constitués sur le site⁸.

La taille, le contenu, et la position de ce local sur la ville haute, à l'abri des remparts, laissent penser que l'édifice était une propriété publique et que l'on y stockait les produits nécessaires à l'alimentation des Grecs, peut-être les premiers garnisaires installés dans la ville. Les gigantesques réserves que l'on pouvait y constituer leur assuraient sans doute, le cas échéant, une autonomie alimentaire pendant une longue période, d'autant que sa position semi enterrée assurait une certaine fraîcheur aux denrées qu'il contenait. L'absence de traces de réfection du bâtiment ainsi que l'absence de couche d'accumulation sur le sol – encore que ce dernier détail puisse témoigner du soin mis à son entretien – suggèrent une durée d'utilisation relativement courte avant l'incendie qui l'a ravagé.

De ces Grecs installés dans la ville, on n'avait jusque là trouvé que peu de traces concrètes, hormis les diverses interventions sur le rempart d'époque achéménide que nous venons de mentionner et l'édification, par la suite, d'une nouvelle enceinte. À la suite des travaux menés aux abords de la porte de Bukhara, on avait cherché en vain à localiser d'éventuels quartiers résidentiels grecs dans la partie nord-occidentale du site. Leur existence était pourtant suggérée par la céramique de type grec retrouvée en abondance lors de différents sondages effectués dans cette zone par nos prédécesseurs soviétiques, puis par nos premières équipes, sans jamais toucher

8. B. Lyonnet, à partir du rapprochement des trouvailles de céramique sur la site avec le tessonnier constitué à Aï Khanoum, a montré qu'ils se répartissaient en deux groupes bien distincts, qui pouvaient correspondre à deux phases d'occupation grecque séparée par une période assez longue. La première fournit un assemblage constitué de matériel achéménide auquel se mêle un petit ensemble de formes peu variées et fonctionnelles, correspondant à ce que l'on attendrait d'une vaisselle de garnison (Lyonnet 1998 [2001]). Pour la chronologie, voir aussi Martinez-Sève 2003.

de constructions en dur (Bernard, Grenet, Isamiddinov *et al.* 1991, p. 292-293). Le grenier constitue donc pour l'instant le premier témoignage concret de la vie des premiers occupants grecs de la ville.

Les explorations faites aux abords immédiats du bâtiment ont montré que seule la zone qui le jouxtait à l'est, le long de la pente du ravin et au-delà, pouvait offrir des renseignements sur les niveaux d'occupation contemporains. Des traces d'occupation rudimentaire de la pente orientale du ravin à l'époque hellénistique avaient été retrouvées plus au nord, sur le chantier de la porte de Bukhara (Rapin 1994, p. 557-558). Les restes avaient été interprétés comme les débris de huttes de branchages ; une d'entre elles contenait des pesons de tisserands modelés en argile de formes variées. Le caractère précaire de ces habitations avaient fait supposer qu'étaient établis là les ouvriers engagés à la construction du rempart ou à la voirie pour le grand remblai dont on a recouvert les structures du corps de garde de la porte durant le III^e siècle. Sur notre chantier, contre la façade orientale du grenier, la pente avait été aménagée en terrasses régulières. Trois d'entre elles ont été dégagées. Elles étaient consolidées par des structures grossières en briques ou en pisé disposées verticalement contre le loess naturel creusé et tassé. Toutes présentaient plusieurs niveaux de sols, suggérant une occupation prolongée. Ceux de la seconde terrasse à partir du grenier présentaient une surface irrégulière et feuilletée en nappes d'argile, caractéristique des surfaces extérieures soumises aux écoulements d'eau. Ces niveaux supportaient des débris de structures légères en briques, aujourd'hui indistinctes, et on y a retrouvé des foyers et des traces nettes de combustion. Parmi les trouvailles, des ensembles de pesons de tisserands en argile aux contours arrondis, un aiguiseur, des pierres à broyer ; le matériel céramique qui a été collecté est de type grec, en particulier un chaudron à petits tenons et lèvre plate, que B. Lyonnet juge caractéristique des assemblages de céramique grecque les plus anciens.

Cette exploration mérite d'être prolongée vers l'est, en suivant la remontée du terrain. À une cinquantaine de mètres de là, le sol vierge se situe environ 4,50 m plus haut qu'au niveau du grenier ; l'ancien sondage qui a permis de réaliser cette mesure a fourni de la céramique de type grecque, et un bel alabastré a été exhumé lorsque nous nous sommes employés à le rafraîchir. Des découvertes futures pourraient donc contribuer à préciser notre connaissance de la Samarkand hellénistique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMIGUES (S.)

2003 « Pour la table du Grand Roi », *Journal des Savants*, 1, 1, p. 3-59.

BERNARD (P.), GRENET (Fr.), ISAMIDDINOV (M.) *et al.*

1990 « Fouilles de la mission franco-soviétique à l'ancienne Samarkand (Afrasiab) : première campagne, 1989 », *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 134, 2, p. 356-380.

BERNARD (P.), GRENET (Fr.), ISAMIDDINOV (M.) et al.

- 1992 « Fouilles de la mission franco-ouzbèque à l'ancienne Samarkand (Afrasiab) en 1990 et 1991 », *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 136, 2, p. 275-311.

BERNARD (P.)

- 1996 « Maracanda-Afrasiab colonie grecque », *La Persia et l'Asia centrale da Alessandro al X secolo* (Convegno Internazionale, Roma, 9-12 novembre 1994) [*Atti dei Convegni Lincei*, 127], p. 331-365.

GRENET (Fr.)

- 2004 « Maracanda/Samarkand, une métropole pré-mongole. Sources écrites et archéologie », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 5-6, p. 1043-1057.
- 2008 « Le palais de Nasr ibn Sayyār à Samarkand (années 740) », in É. de LA VAISSIÈRE (éd.), *Islamisation de l'Asie centrale : processus locaux d'acculturation du VII^e au XI^e siècle* [*Studia Iranica*, Cahier 39], p. 11-28.

LYONNET (B.)

- 1998 [2001] « Les Grecs, les nomades et l'indépendance de la Sogdiane, d'après l'occupation comparée d'Aï Khanoum et de Marakanda au cours des derniers siècles avant notre ère », *Bulletin of the Asia Institute*, XII, p. 141-159.

MARTINEZ-SÈVE (L.)

- 2003 « L'occupation grecque à Samarcande et en Sogdiane : nouvelles découvertes », *Bulletin de la société française d'archéologie classique*, 35, *Revue archéologique*, p. 202-205.

RAPIN (Cl.)

- 1994 « Fortifications hellénistiques de Samarcande (Samarcande-Afrasiab) », *Topoi*, 4, 2, p. 547-565.